

LÉONARD MÜLLER

portrait d'un musicien pressé par ses passions

“ Cet excellent musicien, pédagogue, animateur, chef de chœur, etc. est fortement engagé dans la vie associative tant en ce qui concerne la musique, toutes les musiques, la sauvegarde des traditions (folklore, costumes, culture), la spiritualité. Modeste, d'emblée, il annonce la couleur: "vous me faites trop d'honneur, je ne sais pas me vendre". À la première rencontre, on sent qu'il aime partager avec les gens. L'homme est si passionné qu'il est partout, qu'il ne refuse rien et qu'il semble toujours courir. Assurément, c'est principalement en jouant qu'il trouve le répit indispensable.

Louis Vaney:

Comme à l'État civil, tu n'échapperas pas à ces questions: date et lieu de naissance, villes de résidence et milieu familial.

Léonard Müller: Je suis né à Genève le 14 octobre 1961. J'ai vécu jusqu'à cinq ans à Lausanne puis, pour des raisons professionnelles et familiales, mes parents se sont installés à Ohain près de Bruxelles. Nous y sommes restés quatre ans et c'est là



ORGUES-MUSIQUES ET CIMES

que j'ai commencé mes premières classes. En 1970, toute la famille s'installe sur la Côte d'Azur: Villefranche-sur-Mer, Cros-de-Cagnes, Antibes, puis Grasse. Ma mère, corsetière, a créé avec mon père, ingénieur formé à Lausanne, une entreprise d'importation et de transformation d'objets en osier (teinture, tissus provençaux) qui a connu un succès commercial certain. En 1981, mes parents choisissent de revenir en Suisse, un pays plus calme politiquement. C'est tout d'abord Lugano puis, deux ans après, retour à Lausanne. Moi, âgé de vingt ans, je décide de vivre ma vie et ma passion à Paris. Enfin, disons que c'est ce que j'imaginai...

LV: Vis-tu dans une famille de musiciens, d'artistes?

LM: Non, il n'y a pas de musiciens dans la famille. Je sais que mon père avait fait un peu de piano et que, pendant ses études lausannoises, il jouait dans une petite formation. Ne me demande pas plus de détails, nous n'en avons jamais parlé... Mes parents avaient bien heureusement une vieille radio tourne-disque avec laquelle nous écoutions de la musique classique et surtout du jazz traditionnel...

LV: Comment la musique t'a-t-elle pris en otage?

LM: C'est à Antibes que j'ai commencé la clarinette car j'étais subjugué par Louis Armstrong, Sidney Bechet, Artie Shaw, Benny Goodman, Maxime Saury et Claude Luter que j'écoutais sur le tourne-disque familial. Nous allions au festival de Jazz de Juan Les Pins. Bien sûr j'ai demandé à jouer de la clarinette: j'en ai reçu une, avec le professeur, mais il a disparu après quelques cours... Nous avons ensuite emménagé à Grasse (1973) et j'ai rejoint l'École de Musique communale, où j'ai entrepris très sérieusement l'étude de la clarinette avec Monsieur Lassale. De l'atelier de mes parents, j'entendais de la clarinette... curieux, j'ai fait connaissance de celui qui allait m'initier au jazz New Orléans, Jean-Pierre Giraud. Il joue actuellement avec les "Jazzticots" et j'irai l'écouter au Singe Vert de Lutry les 9 et 10 juin car nous avons toujours conservé des liens d'amitié. Jean-Pierre, excellent musicien, ne lisait pas la musique et jouait tout d'oreille (c'est toujours le cas); il jouait un passage et je l'imitais... Il avait un ami pianiste qui suivait des études



Léonard Müller enfant NC

de médecine et son père était mon prof d'histoire-géo. Nous avons formé un trio et avons ouvert les feux de la Nuit du Jazz de Grasse. Nous étions juchés sur un camion où trônaient le piano et une batterie. Nous connaissions trois morceaux que nous avons repris maintes fois durant le parcours... Le soir, nous sommes allés écouter Benny Carter; c'était en 1977...

Les études classiques

Parallèlement, je suis entré au **Conservatoire de Grasse** dans la classe de Michel Lethiec, soliste à l'orchestre de Cannes Provence Côte d'Azur. J'ai découvert le classique et surtout un homme passionné et envoûté...

et j'ai beaucoup travaillé – ce qui était nouveau – des gammes, des exercices, des morceaux avec accompagnement. J'ai fait six mois de piano ainsi que deux ans de théâtre avec Julien Bertheau, ancien sociétaire de la Comédie Française.

Le classique a pris le dessus et, après des stages musicaux en France, j'ai obtenu mon premier prix du conservatoire de Grasse.

Je me suis inscrit alors au **Conservatoire National de Région de Nice** avec Claude Crousier, tout en poursuivant avec Michel Lethiec.

En deux ans, j'ai passé mon premier prix de clarinette et mon premier prix de musique de chambre dans la classe du grand Paul Tortelier avec l'interprétation de la sonate no. 2 de Brahms.

En fait, tout est allé très vite (trop vite). Je me suis alors présenté au **Conservatoire National Supérieur de Lyon puis à celui de Paris** et j'ai été reçu dans les deux établissements. J'ai choisi la "ville lumière" et suis entré dans la classe de Guy Deplus. Nous étions quinze élèves sélectionnés sur concours. Après trois ans d'études et l'obtention de mes certificats de solfège, déchiffrage et histoire de la musique, j'ai arrêté mes études et suis rentré en Suisse.

LV: Tes débuts professionnels?

LM: À Paris, j'ai rapidement pu "cachetonner" en faisant des remplacements dans les orchestres (Orchestre de Paris, Orchestre de l'Opéra, Orchestre National de l'Île-de-France, Opéra de Monte-Carlo, Opéra de Nice et de Toulon). Suivit une tournée "musique contemporaine" à Angoulême et bien d'autres activités musicales. Une des plus régulières a été l'Orchestre du Conservatoire de Paris où

nous étions rémunérés. Notre statut d'universitaires offrait bien des avantages et le subventionnement permettait des études incroyables pour presque rien. Mais il fallait se loger, se nourrir, s'habiller et vivre, et bien que mes parents aient pu m'obtenir une bourse, ce n'était finalement pas si simple...

LV: Cette vie d'étudiant-interprète te satisfaisait-elle?

LM: En résumé, ce n'est pas vraiment comme ça que j'imaginai la musique et c'est sûr que le cocon dans lequel j'ai fait mes débuts n'avait rien à voir avec la dure compétition parisienne à laquelle je n'étais absolument pas préparé. Clairement, je n'avais pas du tout la maturité pour affronter une telle jungle...

LV: Retour de Paris: tu reviens en Suisse, pourquoi?

LM: Je n'avais pas d'avenir en France. En tant que résident étranger, même l'enseignement m'était fermé. J'ajoute que Paris m'avait découragé, blessé, et qu'en outre des raisons plus personnelles ont joué un rôle prépondérant. Je devais partir et – grâce à mes parents – je suis d'abord revenu à Lausanne: j'ai accompli mon école de recrue et j'ai travaillé un peu plus d'une année comme aide-cuisinier. J'ai été ensuite engagé comme vendeur, puis responsable de département d'un magasin de musique (1985-1991), tout en reprenant contact progressivement avec le jazz, la musique classique et l'enseignement.

Ayant rencontré de nombreux musiciens, notamment ceux qui appartenaient au Savannah Jazz Band – André Vernand (tp),

Pierre Genand (p) – j'ai très vite eu la possibilité de jouer dans les caveaux, cafés et clubs de Romandie. Suivit une "pause" bien involontaire pour raisons de santé (1993-1995) sur laquelle je ne m'étendrai pas.

Les principales formations passées ou actuelles

Swiss Yerba Buena (1999 à 2017). L'âme du groupe, c'est le trompettiste Beat Clerc et Léo est co-fondateur. Ce mini big band, inspiré notamment par Lu Watters, Fletcher Henderson, King Oliver, Duke Ellington, est unique. Il a joué en Suisse et dans de lointains pays avec de prestigieux invités et il a monté des spectacles mémorables.

New Orleans Jazz Babies (2000 à 2006): ce groupe lausannois a été initié par le guitariste Jean-Pierre Iht et le trompettiste Philippe Telfser.

Blue Mountain Jazz Band (2009 à ce jour): un groupe de la Riviera vaudoise, fondé en 1996 par Xavier Koeb (bjo, g).

Panama Jazz Band (2014 à 2019). Une initiative de Léo Muller, comme une déclinaison du Blue Mountain.

Paradise Creek Jazz Band (2018 à ce jour). Lancé en 2018 par Beat Clerc, cet orchestre résulte de la fusion du Swiss Yerba Buena Créole Rice Jazz Band et des "5 Gosiers Secs" (Dry Throat Fellows) de Genève.

Jazz Swing à 4 ou à 5 (2020 à ce jour). Ce groupe, qui a vu le jour en 2020, est géré par le vibraphoniste et percussionniste Raymond Graisier. Il est à géométrie variable.

Dans un autre domaine, notons aussi: en musique classique le duo **Insolitude** avec Christine Chauve au piano.



Au Conservatoire National Supérieur de Musique, Paris, Léo Müller, 1^{er} à gauche au 2^e rang NC



Léonard Müller et Antonella Vulliëns, chanteuse du Paradise Creek New-Orleans Jazz Band MICHEL BONNET



Léonard Müller et le Blue Mountain Jazz Band à Chorus Lausanne ©2020 - BLUE MOUNTAIN JAZZ BAND

LV: Tu es toujours resté fidèle à la clarinette, au "bâton de réglisse" comme l'on dit en argot?

LM: J'ai aussi joué des saxophones (alto, ténor, baryton), de la clarinette basse, de la flûte douce, du piano, de la batterie. La clarinette... le son chaleureux, les rires qui peuvent s'en dégager, la beauté du son qui vibre, la virtuosité, la palette extraordinaire de couleurs qu'elle est capable de produire, une très large étendue grave-aigu. En sont témoins les nombreux pays et ethnies qu'elle a séduits et dans lesquels elle s'est lovée afin d'en exprimer la culture. On peut tout exprimer avec...

C'est un instrument magique... comme bien d'autres, bien sûr, mais c'est un des rares à posséder autant de qualités si on le considère comme étant le prolongement de la voix (contact avec la bouche, le souffle, la colonne d'air, le muscle abdominal...) On danse avec, c'est tout notre corps qui, avec l'instrument, ne forme plus qu'un !

Les enseignements, les directions artistiques

Inutile de citer tous les conservatoires, les écoles municipales, les établissements dans lesquels Léo a professé durant presque quarante ans; ces activités doivent concerner

des centaines d'élèves, d'autant que Léonard Müller enseigne aussi à titre d'indépendant reconnu par la Société Suisse de Pédagogie Musicale.

Un des moyens d'enseignement apprécié du clarinettiste : **les ateliers**.

Citons par exemple l'animation de l'atelier jazz traditionnel à l'Ejma de Lausanne et l'Atelier Jazz New Orléans qui se déroule en été lors du Festival de Jazz de Sion (voir p. 28). Retenons aussi également l'atelier "la clarinette dans tous ses états" du Festival Orgues-Musiques et Cimes (dont il est le directeur artistique).

LV: Quels sont tes modèles en jazz traditionnel et pour quelles raisons?

LM: J'ai écouté beaucoup de "vieux jazz", Armstrong (Hot Five et Hot Seven), Bix Beiderbecke, King Oliver, Fletcher Henderson, Paul Whiteman, Cab Calloway, Fats Waller, Sidney Bechet. C'est une source inépuisable dont j'essaie de m'inspirer mais je ne recopie pas systématiquement leurs solos. Je précise: je peux imiter et travailler les doigtés de grands solistes, inconsciemment je m'en imprègne mais lorsque j'improviser, je ne restitue pas les phrases, je me laisse emporter.

LV: En fait tu te produis dans des groupes dits traditionnels mais également avec des groupes swing. Entre ces deux styles il existe des différences rythmiques, harmoniques, voire mélodiques. Vois-tu des clarinettistes de référence qui proposent des ponts entre ces époques ou styles?

LM: On peut en effet noter des différences entre les époques ou styles mais il y a aussi de nombreux points communs. Le swing,

les "blue notes", le blues, le feeling, certaines mélodies, etc. En outre, dans la même période, on peut constater des différences selon les artistes, les personnalités et milieux, le cadre, etc. Passer d'un style à l'autre est certainement une affaire de sensibilité et d'adaptabilité.

Les clarinettistes qui m'ont beaucoup intéressé par la suite étaient des bâtisseurs de ponts: je pense à Barney Bigard (quinze ans chez Duke), Artie Shaw et Benny Goodman, le roi du swing qui a enregistré avec tant de virtuoses (Hampton, Charlie Christian, Lester Young, Teddy Wilson, etc.)

LV: Peut-on espérer pour l'avenir?

LM: Il y a des périodes, des modes, des mouvances musicales, des changements liés à ce que nous vivons ... Je crois que si l'on est confronté au Jazz New Orléans ou au swing joués avec passion, arrangés de manière plaisante et variée et si les musiciens communiquent joie et plaisir, personne ne peut rester indifférent. Je l'ai constaté au Cully Jazz, comme au Montreux Jazz Festival du temps où le jazz traditionnel y avait encore sa place.

En fait, le jazz a plus de cent ans et il a été taxé à plusieurs reprises de moribond; à chaque fois il a rebondi. En particulier le swing bénéficie de l'engouement des jeunes pour des danses comme le lindy hop, le balboa etc. L'avenir dépendra de la conjonction des efforts entre pédagogues, structures de formation, organisateurs de concerts et les médias.

Heureusement qu'il y a encore à ce jour de belles personnes qui dépensent avec passion leur énergie afin de faire vivre ces musiques.

Discographie: voir p. 45